

LE DINER DU PRÉFET

Cette année là, les grandes manœuvres avaient particulièrement réussi. Les mouvements avaient été réguliers; point de fautes commises; l'ennemi s'était ponctuellement laissé battre.

La revue d'honneur, qui terminait les opérations, avait réuni toutes les notabilités du département. Il faisait un temps superbe, ce qui avait permis aux dames de revêtir, pour la seconde fois, les belles toilettes qu'elles avaient inaugurées au commencement de la saison pour la solennité des courses. La tribune regorgeait de monde.

Après le défilé final, qui s'achevait au milieu des applaudissements unanimes, on se répandit un peu de tous les côtés, et les officiers, — ceux du moins qui n'étaient point obligés de ramener les troupes dans leurs quartiers, s'empressèrent de venir présenter leurs hommages aux femmes et aux filles des fonctionnaires.

Le préfet, qui conversait depuis plusieurs quarts d'heure avec le receveur de l'enregistrement, le quitta subitement en voyant passer le colonel Verdelin, qu'il rejoignit en courant.

— Bonjour, mon cher colonel, bonjour. Je suis bien heureux de vous serrer la main.

— Tiens, Duclosoy ! Ça va bien ? Et madame ?

— Je vous remercie, pas mal... Belle journée, hein ? pour la revue...

— Un sacré soleil...

— N'en dites pas de mal... Vos cuirassiers re-luisaient à merveille... Savez-vous que votre régiment est superbe !

— Hum... mon Dieu, il se laisse voir... Mais vous aussi, mes compliments... Population charmante...

— Vous êtes trop bon... De braves gens... Et comptez-vous séjourner un peu dans notre ville ?

— Impossible malheureusement... Il faut que je reparte pour Paris demain matin. Attendu à l'école de guerre.

— C'est bien regrettable. Alors vous allez nous faire le plaisir de venir ce soir dîner à la préfecture, hein ?

— Oh ! merci mille fois, mon cher Duclosoy. Je craindrais d'être indiscret.

— Du tout, du tout, vous nous ferez plaisir.

— Non, vraiment. Je ne suis pas présentable, couvert de poussière. Mon vieil uniforme.

— Vous n'allez pas faire de cérémonie, n'est-ce

L'ESCARPOLETTE



LES HAUTS ET LES BAS

Montez, montez, on a lancé la balançoire ;
Mais vous redescendrez aussi vite ; il le faut.
Tout a son contre-poids : éphémère est la gloire,
Et l'on tombe plus bas si l'on tombe de haut.
Les flux et les reflux vont et viennent sans cesse.
L'aveuglement succède aux passions,
L'ivresse à la raison, la raison à l'ivresse ;
Les clans en avant ont leurs réactions.
La nuit fait place au jour, et l'aurore vermeille
Revient chasser la nuit dans la splendeur des cieux.
Vaincu sera demain le vainqueur de la veille,
Et le vaincu d'hier peut-être glorieux.
L'échelle en un moment peut être retournée.
Raidissez les jarrets et battez-vous les flancs,
Vous ne maintiendrez pas l'impulsion donnée ;
La loi des pesanteurs lutte avec les clans.
Dans les hauts et les bas dont la route est suivie,
Nous marchons tous sans voir le terme du chemin ;
Allons-nous à la mort, allons-nous à la vie,
Il faut lutter toujours, hier, aujourd'hui, demain.
Et la lutte, d'ailleurs, ne peut être sans gloire,
Car le progrès constant se dresse sur nos pas.
Allez, continuez, lancez la balançoire :
Si vous vous arrêtez, ce ne sera qu'en bas.

P. COTTARD.

PRIS AU MOT



Monsieur Secrelapogne. — Les temps durs ont leur bon côté. Tout est meilleur marché dans les magasins. Je suis certain que je pourrais me marier avec la moitié de ce que ça m'aurait coûté l'an dernier.

Mlle de Laquarantaine. — Oh ! monsieur, cette demande est si imprévue. Comment accepter ainsi, sans préparations ? Il faut que ce soit pour vous.

pas ? Nous sommes seuls, ma femme et moi. Courez vite vous donner un coup de brosse à votre hôtel. Je compte absolument sur vous.

— Pas moyen de vous refuser. A tout à l'heure.

Le préfet, en quittant le colonel Verdelin, eut la malchance de retrouver sur son chemin le receveur de l'enregistrement, qui le retint encore pendant un bon quart d'heure. Puis il rencontra le président du conseil général, qui l'entretint pendant quelques instants d'une question locale d'un intérêt médiocre. Le maire qui le guettait, le rejoignit dès qu'il fut libre et lui conta un cas passablement curieux de statistique municipale. Le président du tribunal civil, après le maire, ne lui épargna point la relation d'un mot d'esprit qu'il avait commis dans la journée, et il eut encore à passer entre les mains du proviseur du lycée, avant de pouvoir regagner la préfecture.

Sept heures sonnaient comme il y pénétrait.

Lo couvert est déjà mis et Mme Duclosoy l'attendait avec impatience.

— Emile, s'écria-t-elle dès qu'elle le vit paraître, je meurs de faim. Vite, mettons-nous à table.

— Le temps de me passer un peu d'eau sur les mains, chère amie, répondit M. Duclosoy, et je suis à toi. Tu peux toujours dire que l'on serve.

Le préfet et la préfète dînèrent gaiement et de très bon appétit. Après le dîner, ils passèrent au fumoir, où M. Duclosoy alluma un excellent cigare de la Havane, pendant que madame choisissait dans sa corbeille à ouvrage des écheveaux multicolores pour sa belle tapisserie à fleurs.

A huit heures, la cloche de la porte d'honneur retentit :

— Tiens, dit la préfète, une visite.

— Il faut faire chercher un gâteau répartit le préfet.

Comme il achevait ces mots, le valet de pied entr'ouvrit la porte.

— M. le préfet, c'est un monsieur qui est au salon.

— Eh bien, qu'est-ce qu'il veut ce monsieur ?

— Je ne sais pas. Il est en redingote, avec de belles moustaches cirées. Il a l'air d'un officier.

— Sapristi ! s'écria le préfet en devenant blême : eh bien ! j'en ai fait une belle ?

— Qu'y a-t-il ? demanda la préfète.

— Il y a que j'ai rencontré le colonel Verdelin à la revue, que je l'ai invité à dîner, et que je l'ai tout à fait oublié ! Mais aussi l'on n'arrive pas dîner chez les gens à huit heures !

— A Paris on ne dîne pas plus tôt.

— Enfin, qu'est-ce que nous allons faire !

— Dame, il faut le recevoir ; il n'y a pas à sortir de là. Jean, dites au chef de monter.

Quelques instants après, le chef se présenta, son bonnet à la main.

— François, dit la préfète, il faut nous faire à dîner.

— Bien, madame la préfète.

— Et un dîner soigné, François, ajouta M. Duclosoy.

— Bien, monsieur le préfet.

— Pour trois personnes, François.

— Bien, madame la préfète.

— Et vite, François, très vite.

— Bien, monsieur le préfet.

Le préfet et la préfète rendirent au salon. Le colonel Verdelin, très rouge, très luisant, très soufflant, se leva précipitamment.

— Toutes mes excuses, madame ; mille pardons, mon cher Duclosoy.

UN MENSONGE INTELLIGENT



Mlle Lucie. — Tu as dit au monsieur, comme je te l'avais recommandé, que j'étais partie pour San Francisco ?

Le garçon. — Oui, mademoiselle, je lui ai dit que vous étiez partie ce matin.

Lucie. — Bien ; et qu'est-ce qu'il a dit ?

Le garçon. — Il m'a demandé quand vous reveniez ; et je lui ai dit : "Après le dîner, ce soir."